

8 février

Laudyce et Pierre RETAT

La publication des écrits du chanoine Coulaud

Le 31 décembre 1991, le chanoine Jean Coulaud mettait la dernière main à son testament, rédigé à Oberbronn en Alsace, où il se rendait fréquemment : il léguait tous ses papiers à ses amis Pierre et Laudyce Rétat, à charge pour eux d'écrire sa biographie. Pierre Rétat fut élève de l'Institution Guynemer de 1943 à 1950, et connut donc les débuts de l'institution, fondée en 1939, et ses différentes localisations dans des maisons de particuliers. Le chanoine Coulaud a marié le couple et a été le parrain de leur fille Claude. Les Rétat ont gardé toute leur vie des liens étroits avec le chanoine, et à ce titre, sont devenus par sa volonté ses héritiers et exécuteurs testamentaires.

Le chanoine est disparu fin juin 1997, et en mai 1998, les Rétat ont reçu ce legs de trente épais dossiers, qu'il leur fallut inventorier, classer, et, parmi cette masse considérable, opérer un choix d'écrits en vue d'une publication : en effet, l'impasse complète sur ses origines, son enfance et son adolescence faite par le défunt, empêchait toute possibilité d'écrire une biographie, et les Rétat, tous deux professeurs émérites à l'Université de Lyon II, ont choisi de laisser la parole au chanoine.

Leur œuvre est parue au printemps 2004, sous le titre "*Hommage au Chanoine Coulaud. Souvenir et réflexion d'un prêtre*".

1er mars

Sabine RACINET

*Les premiers temps chrétiens dans le Beauvaisis et le Noyonnais ;
approche historique et archéologique.*

L'apport conjoint de l'histoire et de l'archéologie met en valeur la variété des manifestations de la foi en Picardie, entre le moment de l'évangélisation et celui de la christianisation en profondeur, entre le IV^e et le Xe siècle. Dans l'ancien diocèse de Noyon considéré comme la limite septentrionale de la Gaule évangélisée, une sorte de frontière de la foi, au-delà de laquelle le paganisme régnait en maître, et dans le diocèse de Beauvais, plus proche de l'aire d'influence de Paris, les premières villes épiscopales correspondent aux "cités" romaines de Beauvais dans l'Oise et de Saint-Quentin dans l'Aisne. Les aléas de l'histoire amènent le déclin de Saint-Quentin, supplantée d'abord par Vermand puis, enfin, par Noyon à une époque qui fait l'objet d'une discussion.

La tradition hagiographique évoque, pour la période paléochrétienne, des saints évangélistes peu nombreux : saint Just, saint Quentin, saint Lucien. Puis, aux VI^e-VII^e siècles, apparaissent les grands fondateurs des Églises traditionnelles et des bâtiments du culte, historiquement attestés, les saints de la “seconde génération” que sont saint Médard, saint Eloi, saint Fursy et sainte Godeberte dans le diocèse de Noyon ; saint Germer, saint Vaast et saint Amand dans celui de Beauvais. La déambulation des premiers saints détermine des espaces sacrés, parfois avec une céphalophorie, dans un temps où régnait encore la persécution contre les Chrétiens (IV^e siècle). L’archéologie confirme l’existence de témoignages chrétiens de cette première époque chrétienne, avec des objets portant des motifs chrétiens (à Vermand, Homblières et Saint-Just-en-Chaussée) et une évolution lente des coutumes funéraires.

La création des évêchés n’est pas datée précisément car les sources sont tardives ou erronées et on n’a pas de certitude avant le VI^e siècle. La tradition attribue le transfert de l’évêché de Vermand à Noyon ainsi que le rattachement du diocèse de Tournai à saint Médard mais il est vraisemblable que celle-ci a été forgée pour des raisons de politique ecclésiastique et grâce au prestige du saint. L’époque de saint Eloi correspond aussi à une période faste de l’Église noyonnaise, connue par les textes.

Aux VI et VII^e siècles, le mouvement colombanien a influencé un certain nombre de saints de la “seconde génération” comme saint Germer, saint Achaire, saint Eloi et saint Mommelin, et on connaît encore d’autres figures marquantes comme saint Fursy, saint Amand et saint Vaast. Dans le même temps, le culte des saints est organisé avec soin par l’Église et on voit se dessiner les premiers linéaments d’une infrastructure paroissiale créée par les autorités ecclésiastiques mais aussi par l’initiative privée de propriétaires qui érigent sur leurs domaines les premières chapelles. Des fondations monastiques naissent comme Saint-Lucien, Saint-Germer et Oroër dans le diocèse de Beauvais, Sainte-Godeberte et Saint-Eloi, érigée sur le tombeau de l’évêque de Noyon, qui ont relayé la première action évangélisatrice. Aux VIII^e-Xe siècles, le pouvoir moral de l’Église s’exerce pleinement dans l’idéologie carolingienne caractérisée par un projet politique fort et, malgré les invasions normandes qui ont souvent porté atteinte à l’intégrité des établissements religieux, le culte des saints ne s’est pas démenti et, grâce à un esprit de réforme efficace, on assiste même à une “refondation” de certaines abbayes, certaines devenant des collégiales, ou à des fondations véritables grâce au pouvoir seigneurial. La vitalité de l’Église apparaît clairement quand on considère le patrimoine important des abbayes et la création du seul édifice épiscopal qui nous soit parvenu de l’époque carolingienne, c’est-à-dire la Basse Œuvre de la cathédrale de Beauvais. Le maillage des premières églises picardes est désormais constitué, églises principales ou succursales, d’origine ecclésiastique ou privée, dont on retrouve encore quelques vestiges dans les

églises romanes. Quant à l'appréhension du sacré par les populations du haut Moyen Âge, les textes et l'archéologie ne nous en donnent qu'une image indirecte, d'interprétation délicate, qui suggère l'adhésion massive au christianisme, avec des pratiques parfois héritées de traditions antérieures.

26 avril

Pierre-Antoine COENE

La reconstruction des Secrétariats d'Etat à Compiègne sous Louis XV

“La reconstruction des Secrétariats d'Etat à Compiègne sous Louis XV”, tel est l'intitulé du mémoire présenté en 2001 à la Sorbonne par Pierre-Antoine Coene, malheureusement absent ce jour, et remplacé au pied levé par François Callais, notre Président, qui s'inspire de l'original déposé à la Bibliothèque Saint-Corneille, avec une copie remise aux Archives municipales.

Trois plans de Compiègne sont utiles à la compréhension topographique de l'implantation de ces ministères : le plan Chandellier de 1734, donnant l'état antérieur aux travaux ; celui de Leradde de 1750, qui indique l'emplacement des six secrétariats d'Etat ; enfin le plan Guérout de 1780, revu par Mouton en 1807.

Le château de Compiègne est le seul château royal reconstruit sous Louis XV. L'importance du père de Jacques-Ange Gabriel, Jacques V Gabriel est souvent minimisée : il a pourtant œuvré au château et construit les Grandes Ecuries, aujourd'hui le Haras ; c'est lui l'auteur des six ministères en question, dont les travaux commencent en 1736. Le château de Compiègne, avec ceux de Versailles et de Fontainebleau, sont les seuls où le souverain est entouré de son Conseil. Les Secrétariats d'Etat construits à proximité du château sont, dans l'ordre d'implantation : la Guerre, la Maison du Roi, le Contrôle des Finances, les Affaires Etrangères, la Marine comprenant les Colonies, enfin la Chancellerie, accompagnée de la Petite Chancellerie. Ils sont tous construits sur un même modèle : il s'agit comme dit Coene : “d'un siège pour le gouvernement, divisé en six bâtiments identiques”.

Les travaux sont dirigés en commun par Jacques V Gabriel et Nicolas d'Orbay ; la pierre provient des carrières de Saint-Leu d'Esserent. On emploie des ouvriers forains, mais aussi des artisans compiégnois : deux mille ouvriers œuvrent ainsi de 1737 à 1740. Ce sont des bâtiments simples, élevés dans un souci d'économie. Ils sont parfois asymétriques avec une aile sur le jardin, en raison de la configuration topographique. On ne trouve les ordres que dans les avant-corps ; consoles, fenêtres bombées, chaînages, ferronneries sont les seuls ornements. A droite, un renforcement permet au coche de tourner.

On ignore tout du décor intérieur. Le tableau de Lépicié, aujourd'hui à Saint-Jacques, “Le martyr de Saint Denis”, daté de 1771, se serait trouvé, d'après une source, à la chapelle de la Chancellerie, mais il ne semble pas y